

given for those who care for an older adult within the home.

In Canada, we anticipate that by the turn of the century one quarter of our population will be "gray," aged sixty years and over. Will the Mary Summers of the year 2000 be able to look forward to peace, care, enjoyment, and challenge after a life of working both within the home and perhaps outside in the workforce? Or will she face a slow death brought about by abuse, neglect, fear, and isolation? We must be aware of the crime of elderly abuse, and we must begin to initiate programs and attitudes to prevent it. We support rape-crisis centres, we fight to help the battered wife, and we speak out against child abuse in all forms. We fight for a quality of life. Why are we silent when our mothers and grandmothers struggle alone and in silence in their battle for survival, for growing old in an atmosphere of dignity and understanding? We must provide the strength for those who no longer have much strength. We must hear the silent cries, and our voices must help them speak. We too will grow old, and we too want to live in a world of mutual respect, love, and care, not increased elderly abuse, not a world of "granny-bashing."

Further Reading:

M. Block and J. Sinnott, eds., *The Battered Elder Syndrome*. College Park, Md.: University of Maryland Center on Aging, 1979.

Peggy Eastman, "Elders under Siege," *Psychology Today*, January, 1984.

Doris Ferguson, "Aged Abuse," *Journal of Gerontological Nursing*, June, 1981.

Donna Shell, *Protection of the Elderly: A Study of Elder Abuse*. Manitoba Council on Aging, 1982.

J. Steuer and E. Austin, "Family Abuse of the Elderly," *Journal of the American Geriatrics Society*, vol. 28, 1980.

Rachel Aber Schlesinger, Ed.D., teaches at York University in Women's Studies and in the Faculty of Education.

"La demora en morir"

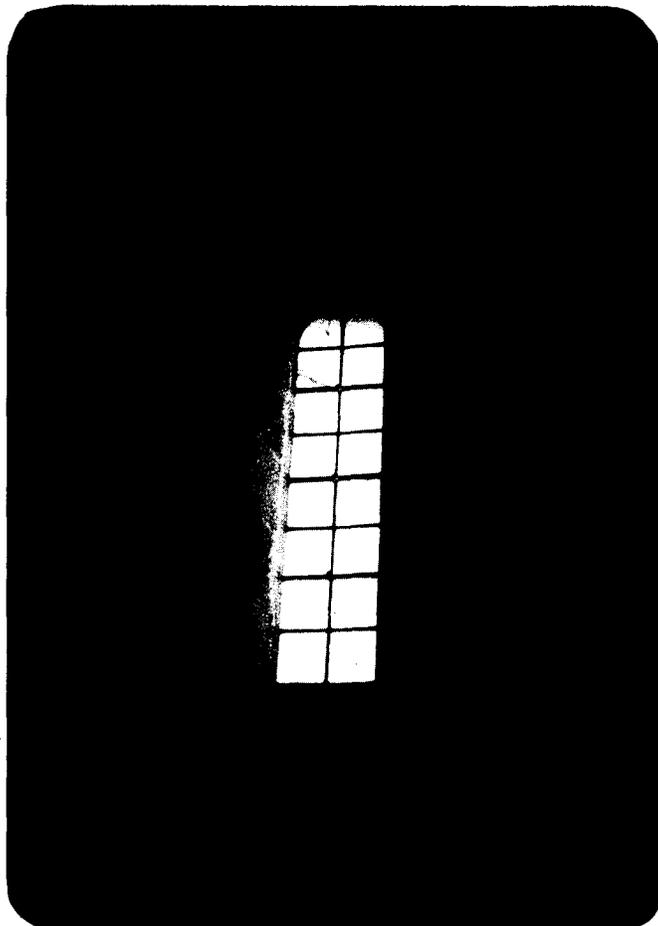


Photo: Albâtre par Luce Des Aulniers

ou la lenteur à mourir

Luce Des Aulniers

La mort est présente, elle le sait. Elle le sent avancer d'un pas lent et froid le long de ses jambes, emplir son corps d'un fourmillement de sommeil, tâter son coeur avec ses doigts glacés et attentifs, la colorer de violet, la transmuier en marbre. Elle ne peut plus articuler de son. Elle ne peut plus grogner. Elle ne peut plus maudire. Elle fait appel à ses dernières forces pour cracher son mépris, mais la mort lui serre la gorge, l'étouffe, l'emmène dans son royaume, loin, très loin de son soleil natal.

La neige se remet à tomber, sereine, fidèle, enveloppant dans son suaire le cadavre d'une femme nommée Ana Paücha, soixante et quinze ans, qui fut épouse, mère et

veuve de quatre hommes Paücha, fauchés par la guerre civile espagnole et ses prisons de la haine. Nulle pierre tombale ne perpétue ces cinq noms:

Ana Paücha
Pedro Paücha
José Paücha
Juan Paücha
Jesus Paücha, dit le "petit"

Nul oeil ne les pleure.
Nulle mémoire n'en garde trace.
Ce ne sont que les noms de cinq saints sans église.

Des anti-noms.
Des non."

Augustin Gomes Arcos
(*Ana now*, Paris, Stock, 1977)

Voilà. Sans commentaires.

continued

"La demora en morir."

Death around us reminds us of our own finitude and of the deaths that are organized along our lives: death of one self at the birth of a child, death of others. Women will be 60% of the population in 2000 and have learned not to fear death from the roles assigned to them as assistants in the dying process — nurses and mourners. Dying is a slow process, and to recognize this, as well as having it recognized that our lives are tragic and short, will help women not to live life as zombies.

Et le tragique nous fait frissonner. Car le tragique ressort toujours. Des chambres à coucher où il a été muselé. Des "fabriques" qui fabriquent aussi sûrement la courbure du dos, la courbure de la volonté, que les éléments du produit national "brut". Des silences des rencontres de femmes, quand le témoignage prend une pause... Oui, il ressort toujours, et ce tragique n'est pas que désolation: en tout cas, le tragique d'une situation, à ma connaissance, se manifeste parfois à travers l'humour que distillent des femmes, des femmes "âgées". Cet article s'emploie à relater des signes de vie que peuvent lancer les femmes en regard de la mort et des morts qui marquent leurs vies.

La tragédie de vivre d'une partie de la vie des femmes — on le sait clairement maintenant — devient une impuissance à vivre si les femmes ne ré-alignent pas l'ampleur de leur influence et l'ampleur, à tout le moins égale, qu'on met à la contrer. En effet, les formes de contrôle de l'influence de la femme se retrouvent, plus ou moins subtiles, dans la majorité des sociétés. Ne serait-ce pas, ultimement, parce que les femmes incarnent tout ce qui transcende une société, à savoir la naissance, et la mort, et ce, au-delà des récupérations marchandes et des occultations de ces *moments de vie*, dans notre société? De plus, si des vieilles femmes font aussi peur, ne serait-ce pas parce qu'elles seraient détentrices, douloureusement, de secrets que les gardiens du pouvoir voudraient bien s'accaparer, à savoir les secrets de la connaissance intime, "sensible", des *mouvances* propres à la vie?

Connaître, c'est à la fois, dire non (oui, Ana Paücha) et faire mémoire: en face des morts, qui n'ont pas tout le temps quelque chose à voir avec notre finitude physiologique, mais qui nous prennent par le regard, parce qu'ils nous rappellent soit cette finitude, soit qu'il y a des morts "organisées" tout au long de cette vie. Retraçons donc des occasions de cette connaissance.

La mort de soi à la naissance d'un enfant

"J'ai réalisé à ce moment-là, que j'étais mortelle..." se surprenait une collègue. Inscription du lignage, c'est-à-dire de la production d'un(e) "autre", de la continuité par cet(te) autre, de nous-mêmes et de cet autre...: en conséquence, c'est de la naissance, qu'apparaît l'idée du "double", de la vieille intimité avec la vie et la mort. Ainsi, à cette occasion, mort de soi comme enfant et vie de soi, adulte. Nous reste alors l'esprit "d'adolescence" pour créer. D'ailleurs cette mort de soi ne serait-elle pas semblable lorsque nous donnons à voir, à entendre, une oeuvre (Geneviève Delaisi de Parseval développe ces idées, notamment dans *La part du père*, Seuil, 1981, 315 p.).

La mort des autres

Une "bénéficiaire" dans un centre d'accueil disait: "On quitte ceux qu'on aime pour retrouver ceux qu'on a aimés". On imagine alors son paysage mental fait d'étonnements répétés... Car "aimer quelqu'un, ce n'est pas seulement tenir à ce qu'il vive, c'est aussi s'étonner qu'il ne vive plus, comme s'il n'était pas naturel de mourir. Et cependant, l'être est un miracle plus surprenant que le non-être; c'est devant ceux qui vivent, si l'on réfléchit, qu'il faudrait se découvrir et s'agenouiller comme devant un autel" (Marguerite Yourcenar, *Le Temps, ce grand sculpteur*, Gallimard, 1983, p. 25.).

Les femmes qui vieillissent sont donc des survivantes: en l'an 2000, plus de la moitié de la population âgée mondiale sera féminine, et après 80 ans, 60 p. 100 des "vivants" seront

des femmes. On attribue généralement cette différenciation sexuelle dans l'espérance de vie au partage chromosomique qui rendrait les femmes mieux immunisées contre certains virus, inscrivant un déséquilibre statistique en faveur de la population féminine, et ce, dès l'adolescence. On l'attribue aussi au fait que les femmes auraient moins d'accidents, se suicideraient moins que les hommes et auraient à l'égard de la maladie une attitude plus préventive. Cette survivance marque l'expérience du vieillissement pour les femmes, que ce soit au niveau du revenu, de l'emploi, de l'état de santé, des réseaux de communication. Elles sont parfois atterrées, parfois soulagées et parfois même coupables de l'être... Car beaucoup, sinon l'ensemble des veuves, le sont devenues après de longues périodes d'assistance de leur mari: en effet, si l'on considère que dans la majorité des pays occidentaux, près d'un travailleur sur deux prend sa retraite pour raison de santé, que beaucoup de travailleurs des classes populaires qui, lorsqu'ils réussissent à survivre à leurs 65 ans, le font dans des situations de détérioration physique avancée, on peut croire que le rôle de soutien des épouses est important, notamment dans ces classes sociales. Cela nous amène à une dimension fondamentale lorsque l'on parle de présentation de la mort chez les femmes, qui est celle du don de son temps auprès des malades. Très souvent, avant le mari, il y a eu les parents, les soeurs, les frères: lorsqu'on parle de "maintien à domicile" des personnes âgées ou de mourir chez soi, il y a presque toujours le profil d'une femme proche, qui assume le stress des soins, le roulement des "choses". Le don de vie signifie don de temps. Le don de temps signifie don de vie, autour de la mort. Et encore maintenant, les grands livres, ceux des comptables de la richesse collective, ceux des gérontologues qui parlent du "sans rôle" de la vieillesse, ceux des anthropologues qui relatent les rites autour de la mort, laissent trop dans le flou ces gestes de "psychopompes", d'accompagnatrices qui se



Photo: Iles Aran (Irlande), par Luce Des Aulniers

sont "retraitées" d'emplois, de causes, pour se mettre au rythme de la mort des autres. Qu'en est-il alors de leurs peurs, de la peur de la mort? Cette peur naissant de la douleur, et la douleur présentant des colorations biologiques et culturelles, par l'appréhension de l'inconnu qui l'entoure, on pourrait supposer que les femmes psychopompes ont eu plus d'occasions de faire face à cette peur et donc d'apprendre à vivre avec elle. On peut également supposer que les mourants qu'elles entourent de leurs soins, vivent leur trépas dans une angoisse moins terrible. Peut-être. Mais ce serait sans compter sur le "statut" de la mort dans notre société, qui est un statut d'invisibilité. Comme le travail ménager. Ainsi donc la peur, le traitement de la peur

- et donc de la vérité au malade - resterait dans l'antre du privé.

Car il y a déjà un bon siècle que le collectif organise l'invisibilité de la mort, et petit à petit sa réclusion dans l'espace anonyme de l'hôpital. La mort à défaut d'être "tuée" (on parle régulièrement de recettes d'immortalité) est *tue* dans la mesure où elle fait tourner au dérisoire les prétentions à l'accumulation, au profit, à la domination d'une société où les tenants des pouvoirs - tous les pouvoirs - le sont, par peur, précisément, de mourir. De la sorte, l'éclairage social se porte sur l'activité, le bonheur obligé, et lorsqu'il montre la mort, il la montre comme un accident, une catastrophe spectaculaire, un "hors de soi". (Alors que si nous vivons, c'est que nos cellules se

meurent, se remplacent, de façon ininterrompue...) Rien d'étonnant, dès lors que le silence soit de mise autour du mourant: mais ce silence, et l'agressivité parfois éperdue qu'il entraîne pour le malade, ne viennent pas seulement de la proximité de l'événement-mort: ils peuvent trouver racine dans l'impression plus ou moins confuse d'avoir "vécu" dans le chemin des normes des autres, chemin balisé par les institutions, tout au long de la vie: en ce sens l'hôpital, par sa prise en charge spécialisée de la mort, ne vient marquer que l'aboutissement exacerbé de ce processus de désappropriation.

Et cela nous ramène aux femmes: les professions d'aide, chacun le sait, sont majoritairement féminines, comme l'est le métier de pleureuse - seule ou quasi-seule activité publique "donnée" aux femmes dans les rituels de mort. De ce fait, elles sont ici encore en situation d'accueillir ces vécus de la mort: regardons-les brièvement.

La mort sans autre?

Une "aile de chroniques", dans un hôpital, vous connaissez? Un jour, là-bas, on avait découvert que cette femme-là, prostrée, eh bien, personne ne l'avait prise dans ses bras, DEPUIS VINGT ANS. Elle était devenue sourde. Sa chair s'amenuisait. Ses yeux étaient comme tournés par en dedans, comme si tous les vivants avaient marché dessus avec leurs lois, leurs règlements de comptes, leurs oublis...



Ailleurs, dans un village de la côte gaspésienne, des vieux ont voulu revitaliser la famille qui allait et venait, avec la lutte (c'est-à-dire l'agonie, qui n'est jamais qu'acceptation, jamais que révolte) de celui qui allait "partir". Réinvention, oui, des rites de passage, pris en charge par le groupe. Car, la mort, événement social, se traverse mieux pour tout le monde si le mourant trouve assez de force pour se dire. A condition que se dire ait été accueilli bien avant, dans les réseaux du quotidien...



Ici, une infirmière qui dit à la dame au encore-si-beau-chignon: "J'ai de la

peine à penser que je ne vous verrai plus". La dame a pleuré doucement, longtemps: le lendemain, tout à l'aube, elle se mourait...



Renversement de perspective: des mémoires, des musiques, de la réciprocité.

Nous avons toutes et tous constaté comme au contraire de certaines maladies, le deuil se vit de façon baclée, soumis aux exigences techniques actuelles des pratiques funéraires. Curieux contraste de rythme entre ces deux pôles, dans lequel prend place cette immense culpabilité collective, flottante, insidieuse. Car l'interdit de la mort se transgresse toujours: que ce soit par les jeux de mort, de la sienne, de celle des autres, visible à travers les conduites suicidaires, le suicide, la grève de la faim, la prise d'otage; que ce soit également par les pratiques pornographiques, l'organisation du spectaculaire meurtrier. C'est que les pertes personnelles, les deuils de toutes sortes, en étant escamotés dans leur expression, s'accumulent les uns sur les autres, inachevés, noués, laissant des traces psychiques d'une tension incroyable: les stimuli audiovisuels sur les morts soudaines, les morts collectives, interpellent notre pulsion à agir: mais comme pour nos morts personnelles, ils se captent dans le privé, face à nos téléviseurs. Sans interlocuteurs, sans autres, le sentiment d'impuissance se nourrit: nous sommes déjà un peu mortes, un peu morts, pris, prises de vitesse.



J'écris cela, vite. Comme si l'urgence me donnait une fièvre qui surplombe ce que je sais des rythmes de connaissance, des lenteurs des gestations.

Les femmes, en regard du mourir, occupent aussi une position privilégiée. Les ponts peuvent s'établir entre leurs états de conscience qui ont donné naissance au mouvement pacifiste et leurs gestes posés autour des secrets des mourants.

Les mémoires se reconnaissent dans les histoires des groupes de

société et dans celles des mourants: nous sommes toutes et tous les survivants de morts et cette survivance nous apprend beaucoup sur nous-mêmes et sur cette humanité, dans la mesure où nous entendons ce que ces morts ont à nous dire. C'est là, tout précisément là, que la présence des femmes à la mort, au mourir, aux morts est subversive. Le mourir est lent, et c'est en le reconnaissant que nous pourrions tenter d'éviter d'être

des mortes-vivantes. C'est aussi en le faisant reconnaître et dans le tragique et dans la légèreté de la brièveté de nos vies.

Luce Des Aulniers est professeure et directrice du certificat de 2ème cycle en Thanatologie de l'Université du Québec à Montréal : elle prépare une recherche de doctorat en anthropologie sur les rites d'accompagnement des mourants au Québec.

The Mirror

Whose face is this?
The features are like mine;
The same blue eyes;
And slender nose,
But where is the brown hair,
The supple skin?
Instead wrinkles, lines,
And snow-white hair.
Can this be me?

I can't be old.
I feel the way I did
When life lay stretched
Ahead of me.
The laughter and the joy
Still bubble up
Filling, moving me
To each new day.
This too is me.

The two are one;
The aging, tired face
The happy heart
With singing soul.
My life and dreams show clear
On face and heart.
These blend together
And make me whole.
Yes, this is me.

M.E. Bradburne

Toronto, Ontario